FABLE XIV.

Le Chat et le Renard.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais tartufs [1], deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus [2], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours [3].
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pélerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain [4].
Le renard au chat dit enfin :

[1] Quelques éditeurs écrivent très mal *Tartuphes*, qui détruit le nombre du vers. Ce mot emprunté de l'allemand par Molière, et déja approprié à notre langue, n'avoit cependant pas encore du temps de La Fontaine une orthographe bien déterminée.

[2] « Tous avoyent le col tors, les pattes pelues. » Rabelais, Prol. du liv. IV. Allusion à la supercherie de Jacob qui se couvrit les mains de peaux de bêtes pour supplanter Esaü. Cette ingénieuse étymologie est de Le Duchat.

[3] Vers qui pourroit devenir proverbe dans certaines sociétés, et même dans certaines amitiés.

[4] La Fontaine n'a pas oublié qu'il met en scène deux faux dévots.

Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille [1].
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Par-tout il tenta des asiles ;
Et ce fut par-tout sans succès :
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :

[1] *Multa novit vulpes, sed erinaceus unum magnum.*
Prov. Grec.

La Fontaine a dit dans un autre ouvrage (*Fragments du songe de Vaux*) :

Je ne m'étonne pas, ayant tant de métiers,
S'il a peine à gagner sa vie.

On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon [1].

FABLE XV.

Le Mari, la Femme, et le Voleur.

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux [2] de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,

[1] Pourquoi le poëte a-t-il dit ailleurs :

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême ?
Fab. 23, liv. XII.

Parcequ'il n'y a point d'opinion qui n'ait deux apparences très spécieuses aux yeux de l'homme naturel, suivant la situation où il se trouve, et que La Fontaine est le plus naturel des hommes. Tous nos proverbes, où est contenue la sagesse des nations, ont autant de proverbes en sens opposé, et qui ne sont pas moins sages. Cela ne donne pas une grande idée de notre raison, mais cela en donne une idée assez juste.

[2] Cette répétition est très gaie, parceque l'auteur semble avoir supposé que le sens de son premier vers n'étoit pas clair. Ce qui suit immédiatement a de la grace et du sel; et dans ces vers :

Mais quoi! si l'amour n'assaisonne, etc.,

on retrouve la sensibilité de La Fontaine; mais le mérite de ce petit conte, sans affabulation précise, se borne à quelques jolis détails.

Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi ! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu ! Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance :
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main.
J'infère de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte :
J'en ai pour preuve cet amant

Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame [1],
L'emportant à travers la flamme.

J'aime assez cet emportement;
Le conte m'en a plu toujours infiniment:
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.

FABLE XVI.

Le Trésor et les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien [2],

[1] « Si vous permettez à milord Montaigu de se trouver chez lui « quand vous y logerez, dit Saint-Évremond dans une de ses let- « tres à madame la duchesse de Mazarin, je ne doute pas qu'il ne « brûle sa maison, comme le comte de Villa-Medina brûla la sienne « pour un sujet de moindre mérite. » (OEuvres, tom. V, pag. 163.) Il est probable que La Fontaine faisoit allusion à cette anecdote.

[2] Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il montreroit le diable à tout le monde;
Si n'y en eut, tant fût-il empêché
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde;
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur déploie et leur dit: Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
Non, dit quelqu'un des plus près regardants.
Et c'est, dit-il, le diable, oyez vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.
MELLIN DE SAINT-GELAIS.

S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendroit faire:
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure:
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte;
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter: ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent [1].
Quoi! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme!
Je ne me pendrai pas! Eh! vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.

[1] Ces deux syllabes font ici un vers admirable, parcequ'il exprime très bien le vide dont les yeux de l'homme au trésor sont frappés. Nous avons remarqué ailleurs d'heureux exemples de cet artifice.

Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit:
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre :
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII.

Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'étoit un très bon plat [1] :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.

[1] Tous les détails qui accompagnent ce joli trait sont d'une perfection achevée. Il faut remarquer ce vers :

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Le *mal d'autrui* qui est un *profit à faire!*

Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté;
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très bonne affaire :
Nos galants y voyoient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère [1], il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître :
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte [2],
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque [3];

[1] Le singe dit, *frère*, au chat, parcequ'il veut lui faire commettre une mauvaise action dont il se propose de tirer parti. L'habitude de l'observation avoit appris au bon La Fontaine les précautions oratoires des méchants.

[2] Tableau parfait, comme cette fable tout entière. C'est d'elle que madame de Sévigné disoit : *cela peint. Pourquoi n'écrit-il pas toujours de ce style?*

[3] « Ce vers alexandrin composé presque entièrement de mono-« syllabes qui le rendent encore plus long, peint merveilleuse-

Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

FABLE XVIII [1].

Le Milan et le Rossignol.

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains [2] par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son [3] ?
Écoutez plutôt ma chanson :

« ment l'action du chat. Le vers suivant, qui n'a que huit syllabes, « est très propre à peindre la vivacité avec laquelle le singe avale « les marrons que l'autre tire péniblement du feu. » La Serre.

[1] 3e d'Ésope.

[2] Par métaphore, pour dire *en son pouvoir.*

[3] C'est l'exagération du poëte italien qui appelle le rossignol une *voix emplumée.* Elle convient mieux au rossignol, qui ne sauroit employer trop de raisons pour détourner le milan de son projet.

Je vous raconterai Térée et son envie. —
Qui Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ? —
Non pas ; c'étoit un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique ! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE XIX.

Le Berger et son Troupeau.

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile [1] !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
Robin mouton, qui, par la ville,

[1] Un de ces débuts dramatiques dont La Fontaine offre de si heureux exemples. Ce petit discours est plein de vérité, et l'oraison funèbre de Robin mouton qui le termine, ne le cède en naturel à aucun autre passage des fables.

Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendoit le son :
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton [1]
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre [2].

[1] Ce n'est pas ce qu'on leur demande; il ne s'agit que de tenir ferme pour écarter les loups ; mais la lâcheté est volontiers fanfaronne, et les dispositions belliqueuses de ces moutons rendront plus piquant le trait qui doit terminer le récit.

[2] « Voyez quel effet de surprise produit ce dernier vers, et avec « quelle force, quelle vivacité ce tour peint la fuite et la timidité des « moutons. » CHAMFORT.

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.